



GORBATCHEV
MITTERRANI

1990

ICI, DANS
CE MIROIR AUX FEES
SACCAGE,
RODAIT LE FANTOME
DE MORGANE

* , BROCELIANDE LE SACRILEGE' .

Quatre jours d'incendie sacrilège, le feu a détruit / aux confins du Morbihan et de l'Ille-et-Vilaine, 440 / fectprès de cette forêt de Paimpont que les poètes et / les amoureux de la Bretagne millénaire appellent / toujours Brocéliande. Un lieu magique qui fut jadis / l'univers du roi Arthur et des chevaliers de la Ta- / ble ronde. On y venait à la rencontre du sacré / et dir » mystère. Les flammes l'ont dévoré. Les / formes noires des arbres torturés dominent main- / tenant le Miroir aux fées (en encadré, avant la ca- / tastrophe), cet étang où, dans le Val sans retour, / Morgane retenait prisonniers les chevaliers in- / fidèles que devait libérer Lancelot. Et l'om- / bre légère de la fée pleure les feuillages disparus.



NOUS AVONS TOUS VU, SUR CETTE LANDE, GALOPER LANCELOT EN QUETE ETERNELLE DU GRAAL

Face à la colline de la Sorcière aux quatre vents, le «siège de Merlin», creusé dans ce bloc de schiste à l'entrée du Val sans retour, a failli exploser à cause de la chaleur du brasier (ci-dessous, avant et après l'incendie).

Elle est partie en fumée, elle est devenue un énorme caillou noir, la montagne Sainte-Victoire. Elle est morte, et il ne nous reste plus qu'à la rêver en assomption miraculeuse, sur les cimes, grâce à un mystère qui s'appelle l'art. Elles ont été horriblement calcinées, cet été, les calanques méridionales où l'on se plaisait à imaginer qu'elles étaient les mêmes que celles où abordaient les nefes d'Ulysse et de ses compagnons. Elle a flambé, elle a été blessée, la forêt de Brocéliande. Mais quelle est donc cette folie des hommes de tout brûler, de tout détruire par le feu, comme s'ils ne voulaient plus posséder la mémoire de la beauté du monde, comme s'ils ne souhaitaient plus avoir qu'un avenir de cendres?



Et Brocéliande, au nom si doux qui chante et se meurt comme si on l'égre-nait en caressant les cordes d'une harpe celtique, et Brocéliande, pour le Méridional que je suis et l'enfant que j'ai été, est-ce qu'elle existait tout à fait? Est-ce qu'elle n'était pas seulement une musique qui flottait dans mon inconscient et mon imaginaire? Ithaque, le royaume de Thulé, le Far West, Sainte-Hélène, est-ce que ça existe? Il faut l'imaginer pour le croire.

Le feu a brûlé de larges pans de la robe de Brocéliande, au cœur de la Bretagne. Ils sont saisis de quelle rage, les dieux et les hommes, qui depuis quelques années s'acharnent sur cette terre? Marées noires qui bordent ses côtes d'un ignoble trait de deuil, comme s'ils en signifiaient le décès, tempêtes de vent fou qui arrachent ses arbres — et maintenant le feu qui ose s'attaquer au plus secret refuge de cette âme rêveuse qui croit en ses démons et merveilles et jure qu'ils sont vrais, puisqu'elle s'en souvient. Nous avons vu brûler des chênes centenaires, des hêtres au vert frais et des trembles, des bouleaux blancs, des houx, des fougères, des bruyères, des genêts et des ajoncs d'or, nous avons vu les os de la Bretagne saillir, noircis, hors de sa chair. Brocéliande qui flambe ! Et j'en demande pardon aux autres forêts amies — de Corse ou de Provence, de Fontainebleau ou de... Bondy —, et même à l'allemande Schwarzwald, mais nulle forêt au monde n'est à mes yeux aussi sacrée que celle de Brocéliande.

Aucune d'entre elles n'a abrité autant de druides et de saints errants, de chevaliers quêteurs du Graal — la sainte coupe où fut recueilli le sang du Christ —, de moines hirsutes, de magiciens, de proscrits, de poètes, de brigands, de filles perdues qui suivaient les soldats parce qu'elles avaient commis une «faute», de princes rebelles puis fidèles à leur roi, de sorciers, de revenants qui prennent la forme de flammes dansantes, la nuit, au milieu des clairières ; et aucune d'entre elles n'est aussi enchantée, puisqu'il ne m'étonnerait pas qu'elle ait été inventée par un diable ou un dieu qui s'appelait Merlin. Je ne suis ni un érudit déchiffreur de mythes afin de découvrir un noyau insipide de raison sous leur écorce magique, ni un archéologue et un ethnologue, ni un historien qui me prouvera que le «tombeau de Merlin» n'est qu'un mégalithe et que, lors des conciles de Tours, en 567, et de Nantes, en 658, les pieux évêques fulminèrent contre le culte des bois, des pierres, des fontaines et des fées, messagers du diable. Rien n'y fit, me dit-on. Et c'est tant mieux. Certes, lorsque l'érudition m'apprend que le nom de la fée, Viviane, vient du chaldéen et qu'au centre de la forêt il est un lac de Diane, en mémoire de la « Dame des bois », grande chasserresse, qui fut reine de Sicile au temps de Virgile et venait parfois chasser en Brocéliande,

je vacille sous le coup de masse qui me fait voir trente-six merveilles ; et me demande alors si toutes les légendes d'Europe, de Méditerranée, et même des plus anciens plateaux d'Asie d'où descendirent des hordes en route vers nos soleils couchants, n'ont pas composé, au fil des siècles, une seule et même légende qui est celle des hommes et que Brocéliande fit fleurir à son gré.

A chaque pas, dans cette sylve, on marche, eût dit Baudelaire, « à travers des forêts de symboles », de légendes et de contes qui, nés de l'imagination de poètes, satisfont à la fois à la faim qu'a le peuple de s'en entendre conter de belles et au désir de son génie d'interroger ces sphinx que sont les mythes. (Mythe : « Récit populaire ou littéraire mettant en scène des êtres surhumains et des actions imaginaires, dans lesquels sont transposés des événements historiques, réels ou souhaités, ou dans lesquels se projettent certains complexes individuels ou certaines structures sous-jacentes des rapports familiaux ou sociaux. » Assez bonne définition du Larousse.)

C'est au Moyen Age, cette immense cuve où le christianisme fermenta en mêlant ses bouillons à ceux du paganisme, où l'Hercule chrétien essayait d'arracher Antée de la terre, que naquirent ici ou là, et singulièrement dans le monde celtique, notre « Petite Bretagne » et l'autre, la Grande (sans oublier l'Irlande), les grandes légendes de l'Occident christiano-païen, furieusement combattues ensuite, pendant des siècles, à coups de goupillon, jusqu'à leur résurgence, au XIX^e-siècle, et leur envol chez Wagner, dont la baguette réveilla Lancelot et Perceval.

Guenièvre et son chevalier s'éteignirent au pont du Secret, sur la route de Ploërmel

Contre le peuple, le goupillon ne pouvait rien. Ses poètes, ses aèdes (Geoffroi de Monmouth, Robert de Boron, Robert Wace, Chrétien de Troyes — «Lancelot ou le Chevalier à la charrette », « Yvain ou le Chevalier au lion », «Perceval ou le Conte du Graal» —, ainsi qu'une foule de ménestrels anonymes) donnèrent le jour, ou ressuscitèrent, le roi Arthur et ses cinquante chevaliers, les plus preux des deux Bretagnes, réunis autour de la Table ronde au centre de laquelle trône le Saint-Graal. Au flanc du roi, Escalibor. L'épée merveilleuse qui était fichée dans une enclume de fer, et serait ro — ce fut Arthur — qui sans effort la retirerait. Et Merlin, fils d'une douce nonne et d'un affreux démon, **qui** toutes les apparences prenait, **qui** connaissait avenir, présent et futur, e: pour cela était prophète à la cour c: roi, Merlin qui, transformé en blond jouvenceau aux yeux de ciel, séduisit la belle Viviane, «en ce pourquoi elle te



l lui enseigner la magie », ce qu'il
1 sans aussitôt faire surgir de
le temps d'un soupir amoureux
i marmonnement de formule, le
reau des châteaux, entouré de
rs et de fardins débordant de
3t de fleurs où s'ébattaient dan-
musiciens et chanteurs. Ayant
3S formules, comme rusée éco-
/iviane, un jour, près de la fon-
le Barenton, en Brocéliande, en-
son magicien aimé dans un
invisible mais infranchissable où
retint prisonnier de son amour,
it aussi que Viviane, bien qu'at-
3 à son Enchanteur, découvrit un
n — mais fils de roi et de reine
bord du lac de Diane, et dont le
était Lancelot. Elle l'éduqua si
ru fond de son palais bâti au fond
rux, qu'il devint, plus tard, le che-
distingué entre tous par le roi Ar-
Hélas ! l'épouse de celui-ci, la
Suenièvre, enlevée par « le roi du
dont nul ne revient », tomba
euse de Lancelot, qui l'avait dé-

Et ils s'étreignirent au pont du
l (sur la route de Plélan à Ploërc-
ce qui attira la colère d'Arthur et
3 Lancelot ne put retrouver le
3raal. Je note ici, en passant vite,
esse symbolique du mythe, non
:onvenir que, comme l'auberge
noie, on peut y apporter tout ce
on veut, y compris la psychana-
ancelot élevé dans un palais en-
sous les eaux, c'est le ventre de
e originelle, n'est-ce pas? Lan-
3t son amour parfait pour Gue-

nièvre, c'est le combat entre amour
profane — elle est femme — et amour
sacré — elle est l'épouse du seigneur
(roi) Arthur. Etc. Les mythes ont cela
de bon qu'ils sont d'inépuisables
sources de sens et de symboles. Hé-
las ! nous n'en faisons plus jaillir et nos
âmes se dessèchent. J'en cherche au-
tour de moi. Peine perdue. Ah ! si, j'al-
lais oublier, nous avons le « mythe du...
Progrès ».

Avec Viviane, la fée-magicienne la plus
célèbre de la forêt est Morgane, sœur
d'Arthur (en breton, Mor-Guen, « blan-
cheur de la mer ») qui, elle aussi, s'ena-
moura d'un gentil chevalier qui re-
poussa ses avances et ses sortilèges,
car il lui préférerait une adorable jouven-
celle. Furieuse, Morgane enferma les
deux amants dans une prison d'air où
ils pourraient se voir et s'entendre,
mais non s'avancer l'un vers l'autre.
Elle est en Brocéliande, cette prison,
et a nom «Le Val sans retour», où je
conseille aux touristes de ne s'aven-
turer qu'avec prudence. En effet, s'ils
ont été infidèles à leur dame — c'est-
à-dire à Morgane —, même en pensée,
ils risquent la prison d'air et devront y
rester jusqu'à ce que Lancelot, s'il
passe par là, ce qui lui arriva, symbole
de la fidélité parfaite, le délivre comme
il délivra l'ami de la jeune fille en
pleurs après avoir surmonté les ter-
ribles épreuves auxquelles le soumit
Morgane. On sait comment la fée se
vengea en révélant au roi Arthur
l'amour de Lancelot pour Guenièvre.
O funeste révélation ! Arthur exila Lan-

celot, mais les chevaliers de la Table
ronde se divisèrent en deux partis qui
s'affrontèrent farouchement et — mal-
heurâtoï, Morgane ! — tous moururent
(sauf Lancelot et Bohort, qui se firent
ermîtes), et ce fut la fin de la chevalerie
arthurienne. Désespérée, Guenièvre
devint nonne. Un monde s'écroula.

«Tout Brocéliande, a écrit Charles Le
Goffic, dans les romans du Moyen Age,
est une forêt d'amour.» Mais qui dit
amour, à l'ombre des forêts ou des
châteaux du Moyen Age, dit belles
dames qui ne sont que reines ou fées ;
et chevaliers qui, enchantés par sorti-
lèges ou simplement par « doux re-
gard » dérobé, pour elles combattent
et se meurent, tout en quête du Graal,
symbole d'un autre sacrifice et d'un pur
amour absolu. Entrez dans Brocé-
liande, et la forêt, si vous savez l'écou-
ter, vous chantera l'immense poème
de la Bretagne et de notre Europe. Mer-
lin, Arthur, Viviane, Lancelot, Gue-
nièvre, Morgane, d'innombrables fées,
de fiers chevaliers, nos plus antiques
dieux, nos plus ensorcelantes magi-
ciennes, réconciliés sous le signe mys-
térieux du Graal, guideront vos pas.
Nous avons tous voyagé, un jour, en
Brocéliande, et même si le feu
commettait le crime de l'anéantir tout
entière en sa chair, comme il vient
d'oser le tenter en cette fin d'été, et la
transformait en une lande balayée des
vents, nous verrions, sur cette lande,
passer Lancelot, le plus fidèle chevalier
qui ait jamais été au monde, en quête
éternelle du Graal.

*Sur les
hauts qui
dominent le
Val sans retour,
l'incendie a
rongé le paysage
enchanté, terre
d'élection du
cycle arthurien.*

par
JEAN
CAU